
Maxim D SHRAYER., *I saw It: Ilya Selvinsky and the legacy of bearing witness to the Shoah*

Boston, Academic Studies Press 2013, 326 pages

Boris Czerny



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/1211>

DOI : 10.4000/res.1211

ISSN : 2117-718X

Éditeur

Institut d'études slaves

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 582-585

ISBN : 978-2-7204-0524-2

ISSN : 0080-2557

Référence électronique

Boris Czerny, « Maxim D SHRAYER., *I saw It: Ilya Selvinsky and the legacy of bearing witness to the Shoah* », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXIV-3-4 | 2013, mis en ligne le 26 mars 2018, consulté le 15 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/res/1211> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.1211>

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2020.

Revue des études slaves

Maxim D SHRAYER., *I saw It: Ilya Selvinsky and the legacy of bearing witness to the Shoah*

Boston, Academic Studies Press 2013, 326 pages

Boris Czerny

RÉFÉRENCE

Maxim D SHRAYER., *I saw It: Ilya Selvinsky and the legacy of bearing witness to the Shoah*, with translations of major works, Boston, Academic Studies Press (Studies in Russian and Slavic literatures, cultures, and history), 2013, 326 p., index, illustrations, bibliographies. ISBN 978-1-61811-307-8 (br.)

- 1 Ce nouvel ouvrage de M. Shrayer s'inscrit dans la continuité de ses travaux sur les deux grands domaines de la littérature russe-juive¹ et la création littéraire ou « témoignages littéraires » que des écrivains russes juifs sur la « Shoah » rédigèrent durant la Seconde Guerre mondiale. En effet, l'A. a déjà publié une très importante anthologie de la littérature juive russe ainsi que des articles de référence sur des œuvres composées pendant la guerre contre le nazisme par Il'ja Èrenburg, Pavel Antokol'skij, Lev Ozerov². Le livre sur le poète et dramaturge (1899-1968) Il'ja Sel'vinskij, né à Simféropol en Crimée, apparaît donc comme un prolongement logique et nécessaire. En effet, comme le rappelle à juste titre l'A. (p. 257), si le thème de la Shoah dans la littérature soviétique a déjà fait l'objet de nombreuses études autour des noms d'Evgenij Evtušenko, Il'ja Èrenburg, Anatolij Rybakov et bien entendu Vasilij Grossman, celui de Sel'vinskij est injustement méconnu et sous-estimé. Pourtant Sel'vinskij fut certainement le premier poète à apporter un témoignage poétique sur la « Shoah sans balle ». Ses deux œuvres principales sur ce sujet, les poèmes *Ja eto videl* et *Kerč'* (1942) sur le massacre de civils (dans leur immense majorité des Juifs) dans la péninsule de Kertch ont eu une résonance extraordinaire à l'époque dans la population soviétique aussi bien sur le

front qu'à l'arrière. Avec une minutie qui suscite l'admiration l'A. reconstitue les contextes politiques, historiques et éclaire le contenu des œuvres à l'aide du journal de l'écrivain. Le procédé se révèle particulièrement judicieux dans le cas de la présentation de *Kandava* (1945) et du thème des cauchemars présents à la fois dans les carnets de Sel'vinskij et dans la trame narrative de cette œuvre poétique rédigée à la fin de la guerre (p. 203). L'A. ne néglige ni n'omet aucun mot, aucune expression susceptible de préciser la position de Sel'vinskij en tant que témoin (juif) et combattant (soviétique) qui, contrairement à d'autres écrivains, fut au cœur même des combats, et chercha à transmettre à travers son œuvre l'ampleur des massacres perpétrés par les nazis et leurs acolytes contre la population juive dans les territoires occupés par l'armée allemande.

- 2 La polémique est déjà ancienne, mais l'utilisation par l'A. des mots *Shoah* et *Holocauste* pose à nouveau la question d'un vocabulaire approprié pour distinguer l'anéantissement lors de fusillades de la population juive de Russie, Ukraine et Biélorussie de ce qui est désigné comme étant la Shoah à proprement parler, c'est-à-dire l'industrie de la mort, la destruction mécanisée dont Auschwitz est devenu le symbole absolu. Le lexique est également au centre de la question de la désignation par l'A. de Sel'vinskij en tant qu'écrivain juif russe. Comme le précise l'A., le futur poète reçut une éducation religieuse (juive) et, selon le témoignage de sa fille, il ne manquait pas une occasion d'exprimer sa fierté d'être juif, par exemple en 1948 lors de la fondation de l'État d'Israël ou en 1967 lors de la guerre des Six Jours (p. 257). Cela est-il suffisant pour le considérer comme un écrivain « juif-russe » ? L'A. ne doute pas de la réponse, mais il ne se contente pas d'une simple affirmation et nourrit sa démonstration de nombreux exemples tirés de ses œuvres dont les différentes variantes et publications sont toutes évoquées sans exception. La comparaison des différents textes est un modèle de travail sur des sources multiples, manuscrits, publications diverses, qui sont coupées et recoupées de manière systématique. La démarche de chercheur de l'A. n'est pas en cause. Au contraire. Elle est d'une très grande qualité et digne d'éloges. Mais les conclusions concernant la dimension juive de l'œuvre de Sel'vinskij sont en revanche plus sujettes à caution. Un écrivain se sentant juif, communiant dans la douleur avec les victimes juives – et le contenu des poèmes *Ja eto videl* et de *Kerč'* illustre parfaitement l'acuité de cette souffrance partagée – rédige-t-il forcément une œuvre juive ? Autrement dit, le rapport entre l'origine et le contenu est-il évident ? Là encore la question n'est pas nouvelle et l'A. n'a pas la prétention d'y répondre, même si, pour lui, elle relève de l'évidence, et si les explications données ne permettent pas, selon nous, d'arriver à une conclusion ferme et définitive. Certes, en U.R.S.S. la singularité du sort de la population juive fut très longtemps un tabou : l'A. évoque par ailleurs le cynisme d'une publication qui en 1961 « oublia » de nommer l'origine juive des victimes, mais n'omit pas de mettre en avant le nom juif des témoins pour faire comprendre que « certains » (les Juifs) avaient réussi à survivre en se cachant quand d'autres (les paisibles citoyens russes et ukrainiens) avaient péri (p. 61). Il y avait donc des pressions politiques extérieures très fortes pour ne pas, souligne l'A., franchir la ligne rouge séparant ce qui pouvait être dit de ce qui ne pouvait pas. Dans les faits, officiellement, une telle ligne n'existait pas et il est difficile d'imaginer, ainsi que le fait l'A., que l'ajout d'un mot ou d'une expression sur la grandeur du « chagrin russe » autorisait – par compensation ? – une allusion au sort des Juifs. De plus, comme il est très justement précisé, Sel'vinskij lui-même dans ses carnets intimes, ne citait jamais les victimes selon leur appartenance (juive), alors que

dans le même temps il ne réfrénait pas ses critiques y compris (sacrilège suprême !) contre Staline (p. 83). L'omission de la précision quant à la « nationalité » juive des femmes, hommes et enfants massacrés n'était pas le seul fait chez Sel'vinskij et chez d'autres correspondants et écrivains (juifs) d'une extrême prudence vis-à-vis du pouvoir. Il nous semble également que l'A. surestime la dimension juive de certaines références comme c'est le cas, par exemple, lorsqu'il considère que la description de ruines gréco-romaines dans Kertch est l'expression d'une réflexion sur la grandeur pervertie de la civilisation allemande (p. 123) ou encore quand l'exploit d'un soldat estonien dans *Ballade à Laare* est « décodé » comme étant la reconnaissance de l'héroïsme des combattants de toutes « les races et nations » et donc des Juifs (p. 175). Sel'vinskij a été un écrivain du destin juif, c'est indubitable, mais l'absence d'une thématique et de motifs véritablement juifs relativisent sa dimension juive, sans pour autant diminuer son importance – ni l'importance de l'étude de M. Shraye. Sel'vinskij fut avant tout un écrivain soviétique de son temps, ce qui permet peut-être de comprendre pourquoi il s'engagea comme ses confrères (juifs d'U.R.S.S.) dans le combat pour la patrie soviétique et une société dont il chantait la grandeur des réalisations, quitte à se renier tant d'un point de vue identitaire qu'esthétique. La lecture des poèmes écrits pendant et après la guerre dévoile un appauvrissement stylistique par rapport aux textes « structuralistes » des années trente, comme, par exemple, les savoureux poèmes sur le sage karaïte Bakakaï Suduk ou l'épopée *Uljaljevščina* qui sont d'une très grande diversité de tonalités et de langage. À l'instar également de ses frères de plume, il eut à subir des affronts et connut une disgrâce qui se traduisit par une absence d'une année et demi sur le front et la publication de deux volumes de poèmes en 1948 et 1950 et d'un recueil de pièces de théâtre en 1950 (p. 220) ! Sa mise à l'écart par conséquent fut donc bien relative par rapport à celle endurée par d'autres. Enfin, comme de nombreux écrivains soviétiques, il se compromit en chantant les louanges de Staline et hurla à l'occasion avec les loups. En 1958, il ne fut pas le seul à s'acharner sur Boris Pasternak, et il serait malhonnête de porter un jugement de valeur depuis le confort de nos maisons, mais il aurait été peut-être nécessaire de préciser que Sel'vinskij condamna deux fois Pasternak. La première fois, en faisant parvenir à l'auteur du *Docteur Jivago* une lettre dans laquelle il lui demandait de relativiser la ferveur de son télégramme de félicitations envoyé quelques jours auparavant, à l'occasion de l'attribution à Pasternak du prix Nobel. Pour s'humilier ainsi, il dut ressentir une peur panique à l'idée qu'un courrier de félicitations adressé de sa main à Pasternak puisse être trouvé par les organes de la police. La seconde fois, en publiant dans un journal de Yalta une condamnation sans appel claquant comme la détonation d'un fusil : « Pasternak a toujours gardé un œil tourné vers l'Occident et a commis une vile trahison³. »

- 3 Mais c'est précisément cette diversité qui fait l'intérêt du parcours de Sel'vinskij, et en rappelant toute la complexité de l'itinéraire d'un écrivain (juif et soviétique) cherchant à témoigner du massacre de la population juive d'U.R.S.S. par les Nazis et ce malgré le silence autour de cette question, l'A. accomplit une tâche essentielle et d'une très grande valeur. En l'occurrence, le drame de Sel'vinskij est celui d'une synthèse impossible entre la conscience humaniste profonde, sincère, de nombreux écrivains (juifs et non juifs) en U.R.S.S. et leur dévouement – tout aussi sincère et loyal à un régime qu'ils soutenaient et à une société à laquelle ils appartenaient. En posant ce problème dans le contexte de la guerre et de la « Shoah », l'A. apporte à cette question un éclairage inédit et désormais indispensable.

NOTES

1. M. Shraye., *An anthology of Jewish-Russian literature: two centuries of dual identity in prose and poetry, 1801-2001*, 2 vol. , Armonk, N.Y., M. E. Sharpe, 2007; id., « Jewish-Russian poets bearing witness to the Shoah, 1941-1946: textual evidence and preliminary conclusions », in *Studies in Slavic languages and literatures: ICCEES [International Council for Central and East European Studies], Congress Stockholm, 2010: papers and contributions*, éd. Stefano Garzonio, PECOB's volumes, 2012 (Bologna, Portal on Central Eastern and Balkan Europe), p. 55-119.
 2. *Ibid.*
 3. Dmitrij Bykov, БОРИС ПАСТЕРНАК, Moskva, Molodaja gvardija (Žizn' zamečatel'nyx ljudej), 2010, p. 376.
-

AUTEURS

BORIS CZERNY

Laboratoire ERLIS EA 4254 Université de Caen – Basse-Normandie